

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

Comprend du texte en anglais.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LE COUVENT

Publication mensuelle à l'usage des jeunes filles.

7e année, No 7 — Sept. 1892 — No 6 de la fond.

ABONNEMENT : 25 centins par an. Les abonnements datent du 1er janvier. — On est prié d'adresser toutes les communications concernant la rédaction et l'administration du *Couvent*, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, au Collège Joliette, à Joliette, P. Q. Canada.

NE RIEN NÉGLIGER

(sixième article sur la vocation)

(Voir numéros précédents)

Un troisième moyen, pour la jeune fille, de connaître sa vocation, c'est de *s'appliquer à bien remplir tous les devoirs que la Providence lui impose, au fur et à mesure qu'elle avance dans la vie.*

Cette application — accomplissement constant de la volonté de Dieu — plaît singulièrement au Père céleste, qui en retour vous fait entrer insensiblement, sans que vous en ayez conscience même, dans le sentier qui conduit droit à l'avenir marqué pour vous.

Donc, ne négligez rien.

Appliquez-vous aux petites choses, comme aux grandes.

Mettez autant de soin à faire vos devoirs de classe qu'à réciter votre prière.

Cherchez à être aussi aimables en récréation que laborieuses à l'étude et recueillies dans la chapelle.

Appliquez-vous aux travaux de la maison et de la cuisine comme à ceux de la couture.

En un mot faites chaque chose, comme s'il n'y avait que celle-là à faire.

F. A. BAILLAIEGÉ, Ptre

CE QUE J'AIME.

Un être s'intéressait à moi, m'aimait avant même que je fusse née ; je dois la vie à cet Être infiniment bon qui m'a comblée de bienfaits, qui a mis dans mon cœur la faculté et le besoin d'aimer, qui a donné à mon âme l'intelligence pour diriger les affections de mon cœur ; et, cet Être que j'aime c'est Dieu ! oui, j'aime Dieu pardessus tout.

J'aime mon père ! Après Dieu il est mon premier bienfaiteur ; il se sacrifie tous les jours pour mon bien-être ; il m'entoure de soins et de sollicitude ; toutes ses pensées sont des souhaits pour mon bonheur à venir et voilà pourquoi j'adore mon père si bon, si généreux, si dévoué ; voilà pourquoi, je sacrifierais ma vie si son bonheur en dépendait.

J'aime beaucoup mon père que je connais, que je vois et dont je sens les bontés, mais je voudrais bien de même aimer ma mère ! Oh ! pourtant mon Dieu ! il en aurait été ainsi si elle eût vécu ! j'aime ma mère, que je ne connais pas, que je n'ai même jamais vue, je l'aurais adorée s'il m'avait été donné d'apprécier les trésors de tendresse, d'amour maternel que renfermait son noble cœur. O ma mère ! j'aurais donné ma vie pour sauver la tienne et maintenant encore je consentirais à la perdre, si le bonheur de voir ton sourire de t'entendre me dire : "Mon enfant", en était le prix.

J'aime mes maîtresses !... Ce sont mes mères ; elles prodiguent à l'orpheline des soins dévoués et maternels ; j'aime mes maîtresses par reconnaissance, mais je les aime encore par affection : ce sont elles qui ont rempli dans mon cœur le vide causé par la mort de ma mère ; j'aime mes maîtresses et cette affection que je leur porte fait mon bonheur, je veux toujours les aimer.

J'aime mes amies d'enfance ! et ces amitiés pures qui faisaient battre mon cœur quand j'avais six ans charmement encore mes seize ans. Oh ! oui, j'aime mes amies d'enfance ; je pense souvent avec un nouveau bonheur aux jeux que j'improvisais et que vous saviez si bien partager. Oh ! mes chères amies ! Vous souvient-il de ces jours heureux ? Vous souvenez-vous de votre amie d'autrefois ? Oui, car l'amitié qui prend racine dans un cœur d'enfant est comme la plante que l'on met en terre au printemps ; l'hiver, le malheur pourra la découronner de ses feuilles, mais il ne peut rien faire à la racine.

J'aime les enfants, avec leurs cheveux blonds et bouclés, avec leurs fronts candides, ils me font penser aux Anges ; j'aime les enfants, je me plais à les tenter pour leur faire dire dans leur langage naïf les secrets intimes

de leurs cœurs innocents, et lorsque j'y parviens j'admire en silence la candeur de leur âme laquelle semble se refléter dans leurs yeux limpides comme la carolle du lis se mirant dans l'onde pure du ruisseau qui coule à travers les rochers et je murmure : pourquoi ne suis-je pas encore une enfant. L'innocence a tant d'attraits !

J'aime les vieillards ! j'aime à voir sur leurs fronts les rides causées par un travail long, laborieux, par une vie de souffrance peut-être ; j'aime à contempler cette chevelure blanchie par la neige des ans ; j'aime enfin le sourire qui effleure parfois leurs lèvres décolorées, et ce sourire me fait l'aspect des fleurs qui couvrent les tombes : elles parlent d'espoir tout en rappelant souvent un douloureux passé. Les vieillards méritent tous nos égards tant pour leur sagesse, que pour les hivers qu'ils ont vus passer devant eux ; ô jeunesse heureuse et folâtre ! ne refusons pas nos respects au vieillard, à celui qui a souffert, et puissions-nous comme lui toujours sourire à travers les larmes !

J'aime l'humble église de mon village et la cloche pieuse que trois fois le jour, de sa voix sonore chante la prière si suave qu'on appelle " l'Angelus. "

J'aime la nature aux jours de soleil, je l'aime encore quand elle se couvre de nuages !

J'aime les fleurs, je leur prête un langage ; voici comment elles me parlent quand je les nomme : Mes sœurs ; la rose me dit : défie toi de la beauté éphémère que tu admires quelquefois, elle se ternit peu à peu puis disparaît sans retour. Le lis me dit : vois-tu cet insecte qui voltige dans l'air ? s'il vient se poser sur ma corolle immaculée, elle se flétrira, ainsi en est-il de ton âme, enfant, elle perdra sa blancheur si tu ne la couvres du voile de la prudence. Le réséda parle beaucoup ; il me

montre quel doux parfum s'exhale d'un cœur vertueux. La violette est trop modeste pour me vanter ses charmes ; écoutons sa cousine la pervenche au front d'azur, avec sa candide nature, elle me révélera la modestie de la petite violette, et pour elle-même les délices de l'amitié pure et sincère, Oh ! oui, je vous aime, mes chères fleurettes : et souvent votre vue m'a fait sourire, quand la mélancolie s'emparant de mon âme me faisait verser des larmes d'ennui !

J'aime les vertus de charité, de simplicité, de modestie, je les compare aux fleurs ; ce sont vraiment des fleurs ; elles font l'ornement des jardins célestes.

J'aime le Pensionnat, il est depuis longtemps devenu mon chez moi ; c'est sous son toit que j'ai coulé les plus belles années de ma vie, le souvenir de 1884, 85 et 87 fait battre mon cœur : en effet chacune de ces années a été signalée par un heureux évènement : ma première communion, ma confirmation, ma réception comme Eufant de Marie.

D'autres dates me sont encore un doux souvenir : le 27 décembre, le 4 novembre, le 2 février ; ces fêtes pour moi, je les goûte et elles me font estimer davantage mon cher Pensionnat, voilà pourquoi je les ai mises au nombre de " ce que j'aimais. "

V, B.

St-Maurice, 1er juin 1892.

ORIGINE DES DICTONS

ET LOCUTIONS PROVERBIALES

Point d'argent point de Suisse.

Autrefois les Suisses servaient dans les armées françaises.—Il n'y avait pas de meilleurs soldats ; mais il

voulaient être exactement payés, et quand leur solde se faisait attendre, il refusaient de marcher, en disant ces mots : (argent ou congé). Cela donna lieu au proverbe “point d’argent, point de Suisse.”

Payer en monnaie de singe.

Un tarif de saint Louis réglait les droits de péage, qui étaient dus à l’entrée de Paris.

Or, dans ce tarif, les *joculateurs* (jongleurs) étaient exempts de péage en faisant jouer et danser leur singe devant le péager (c’est-à-dire l’homme qui recevait le péage)

De là est venue cette locution : Payer en jongleries ou en monnaie de singe.

Faire une croix à la cheminée.

Il est à peu près certain que ce dicton nous vient des Romains.—Ils avaient l’habitude de faire à l’âtre du foyer une marque blanche pour les jours et les événements heureux ; et une marque noire, pour les jours et les événements néfastes.

Comme cette marque blanche se faisait avec de la craie, et que par suite de la conquête romaine, les Gaulois devinrent à moitié Romains, ils eurent beaucoup des mêmes costumes.

A cette époque, on écrivait “croye” pour “croie” ; ils devaient donc exprimer ce proverbe de cette manière.

Il faut mettre la croye à la cheminée. Au reste, cette marque consistait en une croix.



LE SÉCRET DE LEURS MALHEURS

(*Moniteur Acadien*)

Il y a cinq ans, Ernestina, Frédérica et Honorina étaient belles et heureuses..... Aujourd'hui elles sont encore belles, mais bien malheureuses, bien malheureuses ! et je vais vous dire la cause de leurs chagrins et de leurs amertunes.

Ernestina, Frédérica et Honorina se rapaissent l'imagination de fantômes trompeurs ; elles se bourrent la mémoire de cotes dangereux ; elles se gonflent le cœur d'affections ridicules : en un mot, elles lisent des romans, et voilà pourquoi elles ne sont plus heureuses comme autrefois.

Elles ont maintenant l'imagination pleine de rêves, et à force de se complaire dans des chimères brillantes, elles se sont faussé le jugement. Elles se figurent maintenant une vie et une position semblables à celles des héroïnes dont elles dévorent les aventures, et perdent tout à fait le goût du devoir et des occupations sérieuses.

Aussi, après s'être repues d'une félicité fantastique, comment voulez-vous que mesdemoiselles Ernestina, Frédérica et Honorina s'abaissent jusqu'à aider leurs parents dans les détails du ménage ? Elles les trouvent indignes d'elles, et tandis que Marie, Evangéline et Blandine, qui ne lisent point de roman, sont la joie et le bonheur de leurs familles, nos princesses imaginaires, Ernestina, Frédérica et Honorina, sont à charge à leurs parents par leurs exigences et leurs prétentions, à charge à elles-mêmes, parceque tombant de déception en déception elles ne voient jamais leurs rêves se réaliser.

Dans le monde des romans, où elles vivent, il n'y a qu'hommages, louanges et compliments pour la beauté ; que fêtes, plaisirs et voluptés pour le cœur. Dans le monde réel, il y a des devoirs à remplir : il faut obéir à ses parents, à ses supérieurs ; il faut supporter les défauts de ceux avec qui on vit, porter sa part de travaux et de peines

Aussi Mesdemoiselles Ernestina, Frédérica et Honorina s'ennuient-elles presque toujours et se plaignent-elles, à tout moment, de leur triste et cruelle destinée ! Tout les contrarie ; les volontés les plus raisonnables de leurs parents leur paraissent tyranniques et bizarres : Elles soupirent après la liberté, et attendent, après l'avenir..... Et quel avenir se promettent-elles ? Elles rêvent des partis qui ne sont point faits pour elles ; elles dédaignent ceux qui sont de leur condition, puis elles éprouvent chaque jour de nouvelles déceptions et de nouvelles amertunes... Ceux auxquels elles aspirent les dédaignent ; ceux qu'elles dédaignent s'enfuient et ainsi Mesdemoiselles Ernestina, Frédérica, et Honorina sont laissées dans l'ombre de l'oubli ; leur beauté est comme méconnue ; leur esprit et leurs talents sont comme dédaignés, et voilà pourquoi elles sont maintenant si malheureuses.

Jeunes filles qui lisez ces lignes, méditez-les bien et faites-en votre profit.

J'ai la ferme confiance que la plupart de nos aimables lectrices n'ont jamais mis leurs lèvres à la coupe empoisonnée des romans, mais mieux vaut prévenir un mal que de le châtier.

J. E.

CUISINE

BISCUITS AU SUCRE

1. Douze œufs ; on n'y va pas de main morte, comme vous le voyez ; du reste, les œufs sont encore à bon marché !

2. Trois tasses de sucre.

Vous avez préalablement séparé le jaune du blanc.

3. Brassez votre sucre avec le jaune.

4. Prenez trois tasses de beurre défait et une tasse de crème.

5. Battez vos blancs en neige.

6. Mélangez le tout.

7. Faites avec de la farine une pâte convenable, dans laquelle vous ajoutez 2 petites cuillerées de poudre allemande.

8. Étendez vos biscuits de l'épaisseur d'un pouce, ou à peu près, et faites cuire.

ADELINA BONCONSEIL.

Joliette, 26 septembre 1892.

REVES BRISÉS, ou le DÉPART D'UN ANGE

A SR ST-FRANÇOIS, DE LA *Charité*, QUÉBEC.

Ils sont déjà bien loin les chants de douceur qu'entonnaient dans mon âme des jours pleins d'espérance ; l'enfant qui en était l'objet, n'est plus !

Stella n'avait que des tendresses pour sa mère.

Mon bonheur était grand ; le ciel en fut jaloux !

Il faut cependant se résigner et baiser en silence la main de la Providence. Je ne dois point oublier que si Stella ne partage plus mon bonheur, elle partage, avec notre commune mère, le bonheur des élus!

1er août 1892.

MARIA E. D. L.

THE TRUTH IN SPLINTERS

A bad man generally hates a good dog.
To listen to a doubt is to listen to a devil
No man's character is any better than his word,
The cloven foot is often covered with patent leather.
The devil will not be afraid of your prayer-book if there is dust on it.

To be slow to anger is better than to own the best kind of a seven-shooter.

The survival of the fittest is the doctrine that always wins in a dog fight.

A dollar will buy four times as much for a grateful man as it will for a stingy one.

It is generally the man who can least afford the cost who has the reddest nose.

Too many people are electric lights in company and tallow dips at home.

It won't do any good to confess your sins unless you are willing to forsake them. THE CATHOLIC YOUTH.

Conseils aux enfants : Prière à Dieu.

Petits enfants, c'est par tendresse que je vous appelle ainsi ; car je n'adresserais pas mon discours à ceux qui, dans le berceau, ne m'écouteraient pas encore ! je parle donc à vous, ô enfants ! qui commencez à avoir de la connaissance. Dès qu'elle commence à poindre, connaissez votre véritable père, qui est Dieu ; honorez-le dans

vos parents, qui sont les images de son éternelle paternité ; ayez sa crainte dans le cœur, et apprenez de bonne heure à vous laisser enseigner, corriger et conduire à sa sagesse. Dites-lui : O Seigneur, de qui je tiens tout, je vous aimerai à jamais : je vous aimerai, ô Dieu qui êtes ma force. Allumez en moi cet amour ; envoyez-moi du plus haut des cieux votre Saint-Esprit, ce Dieu qui ne fait qu'un cœur et qu'une âme de tous ceux que vous sanctifiez.

BOSSUET.

Le bonheur du ciel et le moine Alfus.

Il y avait autrefois, au monastère d'Olmütz, un moine nommé Alfus qui se demandait si on ne se lassera pas du ciel, si les joies du paradis ne produiront pas sur nous l'effet des joies terrestres, qui nous enivrent quelques instants et bientôt nous fatiguent.

Un matin, il sortit du monastère avant le lever des frères, et descendit dans la vallée.

La campagne, encore toute moite de rosée, s'épanouissait aux premiers rayons de l'aube. Alfus suivait lentement les sentiers ombreux de la colline. Les oiseaux, qui venaient de s'éveiller, couraient dans les aubépines, et quelques papillons, encore à demi endormis, voltigeaient nonchalamment au soleil pour sécher leurs ailes. Alfus s'arrêta à regarder la campagne qui s'étendait sous ses pieds ; il se rappela qu'elle lui avait semblé belle la première fois qu'il l'avait vue, et avec quelle ivresse il avait pensé y finir ses jours ! C'est que pour lui, pauvre enfant des villes, accoutumé aux ruelles sombres et aux tristes murailles des citadelles, ces fleurs, ces arbres, cet air étaient nouveautés enivrantes.

Oh ! la douce année que celle de son rovicat ! Que de longues courses dans les vallées ! Que de découvertes charmantes ! Ruisseaux chantant parmi les glaïeuls, clairières habitées par le rossignol, églantines, roses, fraisières des bois, oh ! quel bonheur de les trouver une première fois ! Quelle joie de marcher par des sentiers inconnus que voilent les ramées, de rencontrer à chaque pas une source où l'on n'a point encore bu, une mousse que l'on n'a point encore foulée ! ..

Mais hélas ! ces plaisirs eux-mêmes durent peu : bientôt vous avez parcouru toutes les routes de la forêt ; vous avez entendu tous les oiseaux ; vous avez cueilli toutes les fleurs, et alors, adieu aux beautés de la campagne, à ses harmonies : l'habitude, qui descend comme un voile entre vous et la création, vous rend aveugle et sourd.

Frère Alfus en était là, semblable à ces hommes, qui, après avoir abusé des liqueurs les plus enivrantes, n'en sentent plus la puissance ; il regardait avec indifférence le spectacle naguère si ravissant à ses yeux. Quelles beautés célestes pourraient donc occuper éternellement cette âme que les œuvres de Dieu sur la terre n'avaient pu charmer qu'un instant ?

Tout en se posant cette question, Alfus s'était enfoncé dans la vallée. Déjà le clocher du monastère avait disparu ; Olmutz s'était caché dans les brumes avec ses églises et ses fortifications ; les montagnes même ne se montraient plus à l'horizon que comme des nuages. Tout à coup le moine s'arrêta ; il était à l'entrée d'une grande forêt qui se déroulait à perte de vue comme un océan de verdure ; mille rumeurs charmantes bourdonnaient alentour, et une brise odorante soupirait dans les feuilles.

Alfus y entra en hésitant. A mesure qu'il marchait,

la forêt devenait plus grande ; il trouvait des arbres chargés de fleurs qui exhalaient un parfum inconnu. On eût dit une sorte d'émanation morale qui embaumait l'âme ; c'était quelque chose de fortifiant et de délicieux à la fois, comme la vue d'une bonne action, ou comme l'approche d'un homme dévoué que l'on aime.

Bientôt Alfus entendit une harmonie qui remplissait la forêt : il avança encore, et il arriva près d'une clairière toute éblouissante d'une lumière merveilleuse. Tout à coup, un petit oiseau chanta sur une branche. Ni le bruit des rames sur le lac, ni la brise riant dans les saules, ni le chant de la fauvette ou du rossignol, rien ne pourrait donner une idée de la voix mélodieuse de ce petit oiseau. Pareille à un souffle céleste, elle soulevait l'âme et la laissait onduler dans je ne sais quelle région ignorée. Plus Alfus l'écoutait, plus il sentait grandir sa joie intérieure. Il semblait qu'il y découvrait à chaque instant quelque ineffable mystère. Les heures passaient et le moine ne s'en apercevait pas.

Enfin, la lumière qui illuminait la forêt s'obscurcit, un long murmure retentit dans les arbres, et le petit oiseau ne chanta plus.

Alfus demeura quelque temps immobile, comme s'il fût sorti d'un sommeil enchanté. Il regarda autour de lui avec stupeur ; il voulut reprendre sa route, mais ses pieds étaient engourdis, ses membres avaient perdu leur agilité. Il parcourut avec peine le sentier par lequel il était venu et se trouva enfin hors du bois.

Il hâtait le pas, car la nuit allait venir ; mais sa surprise augmentait à mesure qu'il avançait davantage. On eût dit que tout avait été changé dans la campagne depuis sa sortie du couvent. Là où il avait vu des arbres naissants, s'élevaient des chênes séculaires ; il

chercha sur la rivière un petit pont de bois tapissé de ronces, qu'il avait coutume de traverser ; il n'existait plus, et, à sa place, s'élevait une solide arche de pierre. En passant près d'un étang, des femmes qui faisaient sécher leurs toiles sur les sureaux fleuris, s'interrompirent pour le voir et se dirent entre elles : " Voici un vieillard qui porte la robe des moines d'Olmütz : nous connaissons tous les frères, et cependant nous n'avons jamais vu celui-là."

Ces femmes sont folles, se dit Alfus, et il passa outre. Cependant, il commençait à s'inquiéter, lorsque le clocher du couvent se montra dans les feuilles. Il pressa le pas, gravit le petit sentier tourna la prairie et s'élança vers le seuil.

Mais, ô surprise ! la porte n'était plus à sa place accoutumée. Alfus leva les yeux et demeura immobile de stupeur. Le monastère d'Olmütz avait changé d'aspect ; l'enceinte était plus grande, les édifices plus nombreux ; un platane qu'il avait planté lui-même près de la chapelle, quelques jours auparavant, couvrait maintenant l'asile saint de son large feuillage.

Le moine, hors de lui, se dirigea vers la nouvelle entrée et sonna doucement. Ce n'était plus la même cloche argentine dont il connaissait le son. Un jeune frère gardien vint ouvrir.

— Que s'est-il donc passé ? demanda Alfus. Antoine n'est-il plus portier du couvent ?

— Je ne connais point Antoine, répondit le frère. Alfus porta les mains sur son front avec épouvante.

— Suis-je devenu fou ? dit-il ; n'est-ce point ici le monastère d'Olmütz, d'où je suis sorti ce matin ?

— Voilà cinq ans que je suis portier et je ne vous connais pas.

Alfus promena autour de lui des yeux égarés, plusieurs moines parcouraient les cloîtres, il les appela et nul ne répondait aux noms qu'il prononçait ; il courut à eux pour regarder leur visage, il n'en connaissait aucun.

—Y a-t-il ici quelque grand miracle de Dieu ? s'écria-t-il ; au nom du ciel, mes frères, regardez-moi. Aucun de vous m'a-t-il jamais vu ? Il y a-t-il personne qui connaisse le frère Alfus ?

—Alfus ? dit enfin le plus vieux, oui, il y a eu autrefois, à Olmutz, un moine de ce nom, je l'ai entendu dire à mes anciens. C'était un homme rêveur, et qui aimait la solitude. Un jour, il descendit dans la vallée ; on le vit se perdre derrière le bois, puis on l'attendit vainement, on ne sut jamais ce que frère Alfus était devenu.

Depuis ce temps il s'est écoulé un siècle entier.

A ces mots Alfus jeta un grand cri ; car il avait tout compris. Il se laissa tomber à genoux sur la terre, et joignant les mains avec ferveur.—O mon Dieu, dit-il, vous avez voulu me prouver combien j'étais insensé en comparant les joies de la terre avec celles du ciel. Un siècle s'est écoulé pour moi comme un seul jour à entendre votre voix ; je comprends maintenant le paradis et ses joies éternelles ; soyez béni, ô mon Dieu, et pardonnez à votre indigne serviteur.

Après avoir parlé ainsi, frère Alfus étendit les bras, embrassa la terre et mourut.

Voilà donc ce que c'est que le ciel. Pour contenter cet homme pendant cent ans, et pour faire écouler ce siècle comme une heure, il a suffi au bon Dieu d'un petit oiseau de son paradis.

L'Ange Gardien.

“August Flower”

BILÉ
CONSTIPATION
ESTOMAC
DOULEURS

J'ai souffert d'excès de bile et
j'ai souffert de constipation
pendant 15 ans. Diverses pré-
parations me furent suggérées

Enfin, un ami me recommande l'August Flower. J'en
prends en suivant la direction indiquée. L'effet fut sur-
prenant : je me trouvai délivré des douleurs d'estomac
dont je souffrais depuis si longtemps.

Je ne saurais dire en quelle estime je pris l'August
Flower. Une médecine pareille est **JESSE BARKER**
un véritable bienfait pour l'huma- **PRINTER**
nité et on devrait la faire connaître **HUMBALDT**
à tous ceux qui souffrent de Dyspep- **KANSAS**
sie et d'excès de bile.

G. G. Green, manufacturier, Woobury, N. J.